

TECHNIQUES EMPLOYEES DANS UNE ETUDE SOCIOLOGIQUE D'UN VILLAGE MERINA ¹

J. BLOCH

Les techniques qui seront décrites dans cet article sont celles qui ont été employées dans une étude en pays merina par un chercheur appartenant à l'Ecole d'anthropologie sociale britannique. Ces techniques ne comportent rien de particulièrement nouveau au point de vue méthodologique, mais sont quelque peu différentes de celles employées couramment à Madagascar. Elles ne peuvent être considérées comme typiques de l'ethnologie britannique, car celle-ci s'oriente aujourd'hui dans plusieurs directions. Néanmoins, l'orientation de base de ces techniques est semblable à celle de la majorité des études britanniques actuellement en cours.

Toute application d'une méthode sociologique à une étude donnée demande une double adaptation ; les méthodes et les techniques doivent être appropriées d'une part, à la mentalité du chercheur, d'autre part, à la société étudiée. C'est surtout de cette dernière adaptation que nous voulons parler ici, mais on doit aussi tenir compte des modifications que la personnalité du chercheur apporte à toute méthode — ce qui revient à dire que les méthodes choisies ici ne conviennent pas nécessairement dans leur intégralité à tous les utilisateurs possibles.

Notre méthode repose avant tout sur un séjour prolongé au sein de la communauté étudiée. Par séjour prolongé, j'entends un séjour d'au moins un an, afin que le cycle complet d'une année puisse être observé. Une année représente dans la plupart des sociétés agricoles une rotation complète des cultures. C'est tout

1. Les recherches dont nous traitons ont été financées par la « NUFFIELD FOUNDATION OF GREAT BRITAIN ».

au moins le cas en Imerina. Une année représente aussi une période suffisante pour que certains événements intéressant le chercheur, tels que mariages et naissances, puissent se rencontrer plusieurs fois.

Le travail d'un an ne porte pas nécessairement sur une seule localité et peut s'étendre à deux, mais, en tout cas, il faut qu'il soit d'une durée suffisante pour qu'une relation étroite et personnelle puisse s'établir entre le chercheur et un certain nombre de personnes de la société étudiée. Un séjour de cette durée présente cependant un handicap : il ne permet d'étudier qu'une région extrêmement peu étendue.

En général, une étude de ce genre prétend décrire une population beaucoup plus vaste que celle qui a été étudiée. Il en résulte que les variations au sein de la population risquent d'être ignorées et la connaissance exhaustive de la répartition de certains traits culturels est impossible. C'est un problème de choix : ou l'on restera longtemps dans un même endroit, et on en fera une étude complète ou on visitera rapidement une vaste région, mais on n'acquerra que des connaissances plus superficielles. Il me semble qu'un séjour prolongé dans une petite localité permet de comprendre et de synthétiser en un tout vivant les divers traits culturels du groupe envisagé. D'autre part, il y a certaines manifestations sociales qui doivent être observées et ne peuvent être décrites par des informateurs. Nous en reparlerons.

Notons donc immédiatement qu'il ne faut pas s'exagérer le risque que l'endroit où se situe l'enquête ne soit pas représentatif de la région étudiée. Un travail rapide préliminaire à toute enquête permet d'avoir une idée générale de la société et d'éviter ainsi des régions qui, pour des raisons diverses, peuvent se présenter au point de vue culturel comme des exceptions. Nous avons consacré trois semaines à voyager en taxi-brousse, partant un peu au hasard, dans le plus grand nombre de directions possibles, en nous arrêtant à des distances variables de Tananarive, pour continuer notre promenade à pied, toujours sans idée préconçue, à l'intérieur du pays, de village en village. Bien accueilli partout, nous avons pu bavarder avec beaucoup de personnes, pénétrer dans de nombreuses maisons et noter les caractéristiques des différentes régions. C'est en grande partie cette impression générale qui nous a permis de choisir un village qui soit représentatif de la région qui nous intéressait. Un autre moyen de vérifier si le village est heureusement choisi est le suivant :

Parvenu à la fin de l'étude exhaustive d'une localité, certains faits et certaines statistiques prennent une signification exceptionnelle, car ils paraissent être utilisables comme l'indice de phénomènes fondamentaux. Par exemple, la composition du foyer, à un moment donné, peut donner de précieux renseignements sur la structure générale de la parenté. A la fin de l'étude, il est donc possible de « recouper » par de brèves enquêtes dans des villages

environnants les renseignements qui nous ont paru de portée générale. Un simple test statistique est alors possible.

Le choix d'un village ne présente pas seulement des difficultés méthodologiques, mais des difficultés pratiques. La plus importante de celle-ci consiste à trouver quelqu'un qui accepte de vous introduire dans le village. Une introduction auprès des représentants locaux du gouvernement est également nécessaire, mais ceci s'avère relativement facile dans un pays comme Madagascar. L'introduction au niveau de l'habitat présente donc plus de difficultés, mais elle est d'une importance déterminante pour le début de l'enquête, car c'est alors que, le chercheur n'étant pas encore bien « connu », ses intentions seront jugées à travers la personne qui l'aura cautionné. Le « parrain » idéal serait un ancien habitant du village étudié, ayant toute la confiance de la population. Il faudrait aussi que cette personne puisse comprendre suffisamment l'intérêt de l'enquête, afin qu'elle puisse recommander sans réserve le chercheur. Cette personne idéale n'existe pas toujours ; dans ce cas, il vaut mieux essayer de se procurer plusieurs introductions, afin qu'une fois sur le terrain, on puisse choisir celle susceptible de vous rendre les plus grands services. Dans une communauté divisée, une double introduction est particulièrement désirable. C'est ainsi que dans certaines régions de l'Imerina, deux recommandations, l'une catholique et l'autre protestante, peuvent se compléter utilement.

Une autre difficulté pratique consiste à trouver un logement. Naturellement, une maison solide et salubre est désirable, mais il est encore plus important, du point de vue de l'enquête, qu'elle soit centrale. Une maison au centre du village constitue un point d'observation idéal : peu d'événements du village peuvent vous échapper ; à ce point de vue, les maisons merina sont particulièrement précieuses lorsqu'elles ont un balcon.

Une fois l'enquêteur installé dans un village, un contact plus direct s'établit inévitablement avec les objets de sa recherche. De la nature de ce contact dépendent en grande partie les informations que l'on pourra obtenir, d'où son importance. Les premiers contacts seront particulièrement décisifs, car les habitants ignorent tout de l'enquêteur et, selon toute probabilité, ne se feront pas une idée claire des raisons de l'enquête ; aussi se saisissent-ils des moindres indices pour se former une opinion. Le plus important à ce stade est de se comporter d'une manière qui montre sans équivoque que l'on n'est aucunement un agent du gouvernement ou de la police. Car telles sont les premières réactions de la population, mais elles se modifient rapidement si ce chercheur a la chance de pouvoir s'installer avec sa famille, ce qui authentifie en quelque sorte sa présence.

Il convient aussi de ne pas commencer son travail par une enquête de porte à porte, car cela ressemble trop aux manières de faire de l'administration. Il vaut mieux passer les premiers

jours à se promener et à parler de la pluie et du beau temps, afin de laisser le temps aux gens de s'habituer à vous. Il faut aussi expliquer ce que l'on vient faire. Dans les villages de l'Imerina, il existe toujours un petit noyau de personnes susceptibles de comprendre les raisons de votre venue. Dans un pays aussi développé que l'Imerina, le danger est de sous-estimer le niveau intellectuel des interlocuteurs et de leur offrir des explications trop simplifiées, alors qu'ils sont parfaitement capables de saisir le but de votre travail ; on risque de les froisser et de perdre ainsi une aide précieuse. Il est frappant de constater à quel point les villageois craignent d'être traités en naïfs par un citadin, et en même temps à quel point ils s'y attendent. Le sociologue devra s'attacher à dissiper cette impression, s'il veut obtenir leur confiance. Il n'y parviendra que dans la mesure où il saura leur montrer qu'il les considère comme ses égaux. On rencontre des personnes qui n'ont pas une culture suffisante pour comprendre le but de l'enquête. Avec elles, j'emploie la méthode suivante : dès que les villageois savent que nous venons, ma femme et moi, d'Angleterre, ils nous accablent de questions sur l'Angleterre : « Que cultivez-vous ? Avez-vous du riz ? etc... » Aussi, lorsqu'ils nous demandent, au cours de notre enquête, pourquoi nous voulons savoir tant de choses, nous sommes à même de répondre, en toute bonne foi : « Vous, vous désirez savoir ce qui se passe en Angleterre, de la même manière, les Anglais veulent savoir ce qui se passe à Madagascar, et je suis venu chez vous pour l'apprendre. »

Surtout aux premiers stades de l'enquête, le chercheur devra accorder tous ses soins à la nature des relations sociales qu'il établit. Inévitablement, au début, les distances sociales seront très grandes, à deux points de vue, d'une part, distance hiérarchique, inévitable entre citadin et villageois ; d'autre part, distance entre étrangers ; si le chercheur est européen, cette deuxième distance sera particulièrement ressentie. Il faudra, le plus vite possible y remédier. Pour cela, il est bon de ne pas oublier l'importance de choses aussi simples que la manière de s'habiller, de parler, de se tenir, pour l'établissement des contacts à venir. En ce qui concerne la distinction citadin-villageois, il est bon de se souvenir de « l'Essai sur le Don » de Marcel Mauss : La relation idéale est une relation d'échange, qui établit des liens sociaux d'égal à égal. Il faut éviter d'entrer en relation en faisant un cadeau, car ceci ne fera qu'augmenter les distances. Il vaut beaucoup mieux que des relations de prestation soient établies par les gens étudiés, eux-mêmes, ce qui met le chercheur dans une situation d'obligé et, de ce fait, le rabaisse notablement dans la hiérarchie sociale. Ceci est d'ailleurs tout naturel et s'accorde parfaitement avec les règles d'hospitalité malgache. Il sera d'ailleurs tout aussi important de rendre plus tard un cadeau de valeur égale, sinon le comportement du chercheur serait à nouveau celui d'un supé-

rieur à qui ce cadeau était dû. Une autre manière de franchir cette barrière sociale consiste simplement à souligner le fait que le chercheur est venu pour *apprendre* des gens qu'il étudie, ce qui est de surcroît la vérité. Le plaisir évident que prennent les informateurs à corriger votre ignorance et, dans mon cas, les fautes de langage, est bien la preuve de l'efficacité de ce moyen. L'autre distance, qui vient du fait que le chercheur est étranger, diminue totalement au fur et à mesure du séjour, mais on peut hâter cette évolution. Rien ne rapproche autant les gens que le fait de participer à des activités communes. Parmi celles-ci, il en est deux qui, de plus, ont en Imerina une valeur symbolique : manger ensemble, cultiver ensemble. Dès que le chercheur a montré qu'il voulait bien participer à ces deux activités, les plus grandes barrières sont franchies. Je ne veux pas dire que le chercheur devra passer son temps à manier l'angady, mais seulement qu'il fasse preuve de son désir de participer aux activités communes, ce qui fait naître un climat de confiance nécessaire au travail du chercheur. Dans le même ordre d'idée, il pourra participer à des chansons. C'est par de tels procédés que le chercheur entre dans le groupe du système social qu'il veut étudier.

De la même manière, il doit parvenir à obtenir certains droits : droit de participer parfois à des cérémonies à caractère familial, droit de poser des questions assez personnelles, tous droits qui, en principe, sont presque uniquement réservés aux membres de la famille. Par contre, il sera naturel que ces droits lui créent des obligations. Si le chercheur veut à tout moment consulter les villageois, il faut qu'il s'attende à ce que ceux-ci agissent de même. S'il veut être considéré comme un membre de la famille, il faut qu'il s'attende à ce que les membres de cette famille lui fassent les mêmes demandes que s'il était vraiment de la famille, et ainsi de suite. Le fait que le chercheur est un étranger ne sera jamais complètement oublié mais c'est en acceptant des rôles dans la société étudiée qu'il pourra plus facilement s'intégrer.

Voyons maintenant ce qui concerne la technique d'enquête proprement dite, c'est-à-dire les processus utilisés en vue d'obtenir l'information désirée.

La recherche dont nous traitons ici met en jeu deux catégories d'information : les observations directes, les observations indirectes. Par « observation directe » j'entends les phénomènes sociaux que le chercheur peut observer sans avoir cherché à les provoquer. Parmi ces phénomènes, nous classerons les événements tels que cérémonies du village, cérémonies familiales, et certains événements moins structurés, tel que disputes publiques, groupements de travail ou de jeu, comportement de certaines personnes envers telle autre. Pour certains de ces événements, le premier problème est de réussir à se faire inviter. Lorsqu'ils sont à l'échelle du village, tout est facile, lorsqu'ils sont à

l'échelle de la famille, la difficulté apparaît, et nous sommes ramenés au problème précédent : lier des contacts intimes avec la population étudiée. En ce qui concerne les événements peu structurés et par conséquent généralement peu prévisibles, le problème est de se trouver au bon endroit à l'instant propice. Seul un séjour continu sur le terrain peut le permettre et encore est-il nécessaire de circuler continuellement dans le village et aux alentours.

Nous classerons parmi ces informations directes l'observation de phénomènes verbaux, c'est-à-dire de conversations spontanées, nullement provoquées par les questions du chercheur. Ces informations directes ont, à mon avis, la plus grande valeur, car la présence du chercheur ne change rien alors à leur déroulement, qui peut être observé sans crainte de déformation. A cause de la valeur toute particulière de ces observations, il faut bien en distinguer les informations ainsi obtenues de l'information provenant d'observations indirectes.

Par « observations indirectes », j'entends des observations obtenues d'un informateur, c'est-à-dire, d'un tiers qui a, lui, observé certains événements ou qui veut bien livrer certaines informations quand il est interrogé.

L'idéal serait d'obtenir suffisamment d'informations directes pour ne pas avoir à utiliser des informations indirectes. Toutes les informations provenant d'un informateur contiennent un facteur personnel, qui peut avoir plus ou moins d'importance ; c'est ainsi qu'il peut interpréter les faits de manière à paraître à son avantage, ou encore, qu'il « voit » les phénomènes avec une autre optique que celle du chercheur ou même qu'un point de vue ou que certaines questions, parfois importantes, peuvent lui paraître si évidentes qu'il omet volontairement d'en parler. Malheureusement, le chercheur est pourtant obligé d'employer des informateurs pour deux raisons. D'abord, le séjour du chercheur ne peut pas être assez long pour lui permettre d'observer certains phénomènes tels par exemple, que l'évolution d'un hameau. Ensuite certaines croyances ne sont pas souvent élaborées dans la vie normale et il faut demander des explications pour bien les comprendre. Il en est de même pour comprendre certaines relations telles que les relations de parenté. Sans doute, une observation directe et prolongée révélera finalement la relation généalogique exacte entre certains individus, mais, pour des raisons de commodité, le chercheur est obligé de poser des questions. Souvent aussi, le chercheur se verra obligé de compléter des observations directes par des observations indirectes. En d'autres termes, il demandera des explications sur ce qu'il voit.

La technique de questionner les informateurs est de toute première importance pour une enquête sociologique, car c'est ainsi qu'une grande partie des renseignements seront obtenus. Certains

aspects de cette technique ne peuvent être décrits car ils dépendent du comportement personnel du chercheur dans ses moindres détails. En fin de compte, ce comportement est déterminé par l'attitude du chercheur envers les gens qu'il étudie et, en cette matière, il est presque impossible de dissimuler avec succès. Si le chercheur a de la sympathie et du respect pour les personnes qu'il interroge, il sera informé avec plus de bonne volonté et de véracité.

Deux principes doivent présider à l'élaboration des questions : en premier lieu, l'obtention de documents auprès des informateurs ne peut être acquise que graduellement, au fur et à mesure du progrès des relations nouées entre enquêteur et informateur.

Deuxièmement, la manière de poser des questions et le contexte social qui les entourent jouent un rôle dans la nature même de la réponse. Il est indispensable de sélectionner les questions de manière à ne poser que des questions impersonnelles et simples aux gens avec lesquels on n'a que des relations impersonnelles et superficielles. Au commencement de l'enquête, seules des questions telles que : « Combien de personnes habitent chez vous ? D'où êtes-vous originaires ? » pourront être posées si l'on veut obtenir des réponses vraies, mettre l'interlocuteur à l'aise et le préparer ainsi à des questions moins anodines dans un avenir proche. Il est même recommandable de ne rien demander du tout, dans les tout premiers temps, car il sera alors plus aisé d'établir des relations sociales. Au fur et à mesure que les rapports sociaux se précisent, les questions peuvent aussi devenir plus profondes et plus personnelles. Mais encore faut-il savoir juger quelles sont les questions susceptibles d'être considérées comme indiscretes. Il y a toujours certains traits de la vie personnelle qui sont tabou pour une conversation ordinaire, mais ces sujets, chez les villageois de l'Imerina, sont suffisamment semblables à ceux des citadins pour ne pas causer grande difficulté au chercheur. Par contre, il y a des sujets de conversation qu'il faut éviter lors de l'établissement des relations sociales, qui paraissent moins évidemment dangereux. Parmi ceux-ci, les plus importants sont les sujets qui tendent à faire croire à l'interlocuteur que sa culture est celle d'un simple ou d'un primitif. En Imerina, il ne faut jamais oublier l'étroite relation ville-campagne. Il n'est pas impossible que le villageois, vivant dans une humble case, dans un village isolé, ait un petit-fils avocat. En tout cas, tous les paysans ont une conception très nette des valeurs de la ville. Ils sont donc extrêmement susceptibles sur tout ce qui, dans leurs coutumes ou leurs croyances, diffère de la ville. Il est donc bon d'éviter tout d'abord des questions sur leurs croyances magiques ou non chrétiennes et aussi sur certains liens de parenté. Même quand on sait le « climat » favorable, il ne faut approcher ces sujets qu'avec la plus grande prudence ; chaque fois que ces croyances se retrouvent, sous une forme voisine, à la ville ou Outre-Mer, il sera bon de le faire remarquer. Cela permet de dissiper le doute que le villageois a si souvent au

fond de lui-même, qu'on l'interroge afin de prouver combien il est étrange et différent de ceux qui enquêtent .

Par exemple, il m'a été beaucoup plus facile de parler de la notion de fady après avoir fait remarquer que des croyances analogues existent en Angleterre au sujet de la viande de cheval.

Il est un autre sujet que l'on ne peut aborder avant que la confiance complète règne entre l'interlocuteur et l'informateur : il s'agit des querelles entre habitants du même village et, particulièrement, entre personnes de la même famille. La raison en est évidente quand on sait la fréquence d'accusations d'empoisonnement et de sorcellerie dans beaucoup de villages ; aussi l'on n'admet pas facilement devant un étranger l'existence de divisions entre personnes qui *devraient* être unies. Même quand des relations de confiance se sont établies, il faut toujours être très prudent : une conversation ne doit jamais rouler uniquement sur ces sujets désagréables et surtout, ne doit jamais finir sur cette note, car c'est une règle générale que l'impression que l'on garde d'une conversation dépend beaucoup de la manière dont elle s'est terminée.

Il y a encore une autre raison qui explique que le ton et la nature des questions se modifient au fur et à mesure du déroulement de l'enquête. Peu à peu, non seulement l'attitude des villageois se transforme, mais encore le chercheur connaît de mieux en mieux la société qu'il étudie. Cette connaissance accrue se reflète naturellement dans les questions posées.

Il me paraît exister un grand danger en début d'enquête : non seulement le chercheur ignore beaucoup de la société qu'il vient étudier, mais encore il ignore les points sur lesquels il devra plus spécialement faire porter son effort, car il est évident qu'au premier stade, il n'a qu'une vision confuse de ce qui par la suite se révélera être plus ou moins important. Ceci a une répercussion sur la nature des questions à poser : celles-ci peuvent être trop précises ; en ce cas, la personne interrogée n'a pas l'attitude d'infléchir sa réponse en fonction de ses connaissances, elle restera donc muette. Par exemple, si l'on demande à un paysan de l'Imerina s'il existe une relation spéciale entre cousins croisés, la réponse sera probablement non, ce qui dans un sens, est vrai, mais une question moins directe et moins nette aurait pu l'amener à révéler l'importante distinction qui existe entre parents par le père et parents par la mère. Dans cette optique, les questions les plus fructueuses en début d'enquête ne sont pas réellement des questions, mais des remarques, qui servent d'introduction à un sujet de conversation. On peut alors laisser la conversation prendre la tournure que l'informateur voudra lui donner et ainsi se dessineront aisément les notions les plus importantes pour lui. En effet, les remarques les plus révélatrices que j'aie entendues ont souvent été des réponses à des questions mal comprises. C'est ainsi qu'à une

question assez vague, il m'est arrivé que l'informateur réponde d'une manière précise, mais sur un plan différent de celui sur lequel j'avais posé la question : il me révélait ainsi ce qui, pour lui, était important, et répondait en somme à la question que *j'aurais dû* poser.

Insistons encore une fois sur le fait que ces méthodes s'appliquent surtout au début de l'enquête, au stade d'orientation de la recherche. Plus tard il faut interroger sur des points précis et insister pour obtenir des réponses également précises. Ceci pour deux raisons : d'abord, certains sujets peuvent ne pas paraître importants pour l'informateur, mais importants pour l'étude. ensuite il est quelquefois nécessaire d'obtenir un grand nombre de réponses à des questions identiques pour des raisons statistiques — cas où des réponses très précises seront évidemment indispensables. Néanmoins, il ne faut jamais oublier que beaucoup d'informations précieuses risquent d'être perdues si l'on n'accorde pas toute son attention à des réponses qui, apparemment, ne correspondent pas à la question posée.

L'autre progression des questions à poser dont nous avons parlé, n'est pas une graduation qui s'effectue au cours de l'étude, mais selon le contexte social de l'interview. Si l'on veut obtenir tout un faisceau d'informations sur une société, il faut procéder de plusieurs manières différentes ; c'est-à-dire que si l'on peut apprendre certaines choses au cours d'interviews formels, sur rendez-vous, où le chercheur prend note de ce qui lui est dit, il y a aussi certaines choses que l'on peut apprendre au cours d'une conversation accidentelle sur le pas d'une porte ou au bord du chemin. A ce sujet, il est bon de noter qu'une interview où l'on se sert d'un magnétophone revêt automatiquement un caractère extrêmement formel où seulement ce qui *doit* être dit sera dit.

Pendant une conversation apparemment accidentelle, où l'enquêteur ne prend visiblement aucune note, les déviations du code idéal de conduite peuvent être discutées plus facilement. Pour cette raison et en vue d'obtenir la plus grande variété de renseignements possibles, il est bon de varier continuellement le contexte où se déroulent les conversations, et la manière dont on les mène.

Enfin nous devons faire une remarque sur le choix des informateurs. Ce choix dépend dans une certaine mesure de l'étude entreprise. Pour une étude de caractère sociologique, il faut poser des questions au plus grand nombre de personnes possibles et les choisir aussi différentes que faire se peut : jeunes et vieux, religieux et laïques, cultivés et analphabètes, gens de différentes origines sociales, ou appartenant à des groupes hiérarchiques différents. Inévitablement, le chercheur connaîtra mieux certains individus que d'autres, mais, même avec ces relations étroites et personnelles il est bon de garder la même répartition entre groupes que celle qui existe dans la société avec ses informateurs.

●

En résumé, *une étude sociologique implique une relation sociale entre le chercheur et les gens qu'il étudie*. Le succès de son étude dépend en partie de cette relation et il est donc important d'y apporter tous ses soins, redisons-le encore. Si une étude en Imerina présente une difficulté particulière, cela provient uniquement du sentiment d'infériorité ressenti par les villageois vis-à-vis de Tananarive.

*
**